

52^{es} Journées romanes, 2021

Merveilles et miracles à l'époque romane

lieux, héros, images

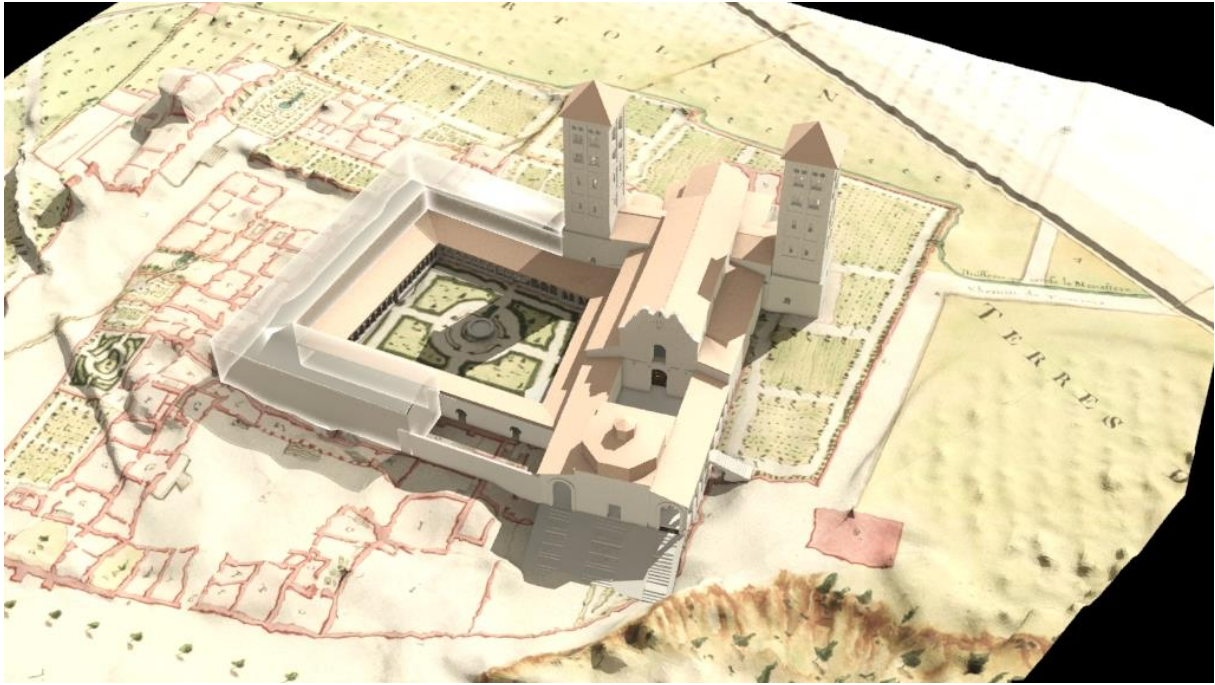
résumés des conférences

Lundi 5 juillet

Michel Zink, de l'Académie française, professeur honoraire au Collège de France

La merveille, la nature et l'humanité

Le merveilleux est peut-être, dans l'art et les lettres du Moyen Âge, ce qui nous fascine le plus spontanément. C'est pourtant ce qui nous est le plus étranger, car le merveilleux dépend des paramètres qui se sont le plus modifiés depuis le Moyen Âge : les limites attribuées aux lois de la nature, la relation entre la nature et le Dieu créateur, les interventions directes de Dieu ou de puissances diaboliques dans le cours des choses, la notion de norme, l'enjeu de l'humain. Autant d'éléments à prendre en considération pour comprendre le merveilleux étrangement rationalisé que nous offre le Moyen Âge.



Cuxa au XI^e siècle, image numérique reportée sur le plan de 1779

Mardi 6 juillet

Xavier Barral i Altet, Université de Rennes, Université de Venise Cà Foscari

Se rendre à Rome pour voir des merveilles (ou les imaginer) au XII^e siècle. A propos des Mirabilia Urbis Romæ

La rédaction la plus ancienne (Vat. 3973) que nous connaissons des *Mirabilia Urbis Romæ* est datée des années 1140-1143. Elle est insérée dans le *Liber Polypticus* de Benoît, chanoine de Saint-Pierre, publiée par Paul Fabre et Louis Duchesne dans leur édition du *Liber Censuum* de l'Église romaine. Il s'agit d'une description de Rome qui, pour une partie de l'historiographie, aurait peut-être été conçue à l'origine comme un traité antiquaire et, pour d'autres, comme une sorte d'inventaire des unités monumentales situées à l'intérieur des murs de la ville. Au moins, cinq autres textes ont été modelés sur les *Mirabilia* : la *Graphia aureae urbis* (postérieur à 1154), les *Miracles de Rome* (XIII^e siècle), le *De mirabilibus civitatis Romae* (1360-1362), le *Tractatus de rebus antiquis et situ urbis Romae* (1411), et celui qui nous intéresse le plus dans le contexte des Journées romanes, le *De mirabilibus urbis Romae* de maître Grégoire, de la fin du XII^e siècle, découvert au St Catharine's College de Cambridge [ms. Nr. 3 (Lv 87), ff. 190r-203v], en 1917, par Montague Rhode James, prévôt du Eton College. La ville de Rome émerveillait certes à l'époque romane ; mais de quelles merveilles s'agissait-il ? Quelles merveilles pensaient trouver à Rome les voyageurs du Moyen Âge et quelles merveilles évoquaient-ils au retour ?

Nicolas Faucherre, Heike Hansen, Andréas Hartmann-Virnich, Aix-Marseille Université

Provoquer le miracle en Terre Sainte au XII^e siècle : l'église hospitalière d'Emmaüs (Abou Gosh) et sa crypte

L'église d'Abou Gosh, près de Jérusalem, construite vers 1160 par les Hospitaliers sur un site identifié par une tradition aux origines incertaines avec l'Emmaüs de l'Évangile, est surtout célèbre pour ses magnifiques peintures murales byzantines, réalisées peu avant la conquête de Jérusalem par Saladin en 1187. L'édifice roman s'élève sur une source pérenne qui sourd à l'intérieur même de sa crypte, captée par un conduit maçonné antérieur à l'église, formant un bassin dans lequel on pouvait descendre et remonter par deux volées de marches latérales. Conduit en 2016-2017 et destiné à une reprise à l'automne de l'année 2021, notre programme de relevé et d'étude archéologique et archivistique a permis de modifier considérablement la vision de la chronologie et de la fonction de l'édifice dont le premier niveau, interprété naguère comme une citerne romaine opportunément reprise et surélevé par les bâtisseurs de l'église, fut en réalité intégralement construit *ex novo* comme partie intégrante du programme monumental d'une église à deux niveaux, destinée à organiser et à mettre en valeur et en scène l'accès au bassin. La descente dans les eaux était organisée par une sorte de vanne ou martellière permettant de les retenir et d'en faire monter le niveau. En fait, le plan entier de l'édifice et les circulations permettaient d'accéder à ce lieu de culte inférieur soit directement par un portail latéral, soit par deux couloirs semi-rupestres dans la moitié occidentale de l'édifice, que les visiteurs d'alors pouvaient rejoindre par le portail de l'église haute, dont les deux premières travées étaient sans doute réservées aux laïcs tandis que les deux travées orientales et le chevet tri-absidal, entièrement peints, étaient réservés aux religieux qui pouvaient emprunter des accès privés depuis les bâtiments conventuels à l'est. L'importance donnée à l'eau suggère qu'elle jouait un rôle central pour les visiteurs, dont les pèlerins sur la route de Jérusalem. Or, le relevé des signes lapidaires a permis d'identifier une inscription arabe à l'étage de l'abside principale. Ce document lapidaire remarquable, contemporain de la construction de l'édifice, mentionne

non pas l'Emmaüs de l'Évangile – identifié par ailleurs, dès l'époque byzantine, avec le site concurrent de Nicopolis — mais les noms du prophète Samuel et des patriarches Isaac et Jacob, aux côtés du mot « *nahr* », référence au conduit aquatique, qui se trouve exactement à l'aplomb de l'inscription, ce qui pose désormais la question de l'identification de la source avec les temps de l'Ancienne Alliance. La future campagne archéologique, dédiée à l'étude des bâtiments connexes doit préciser le lien de l'église avec son environnement et notamment avec le bâti antérieur dans la mesure où l'étude des photographies antérieures aux restaurations et constructions du début du XX^e siècle a mis en évidence que l'église fut bâtie en appui contre un corps architectural préexistant, confirmant ainsi les résultats des fouilles du milieu du XX^e siècle.

Laurence Terrier, Université de Neuchâtel (Suisse)

Les mirabilia mythologiques dans l'espace ecclésial

Les sujets issus de la mythologie gréco-romaine furent transmis durant le Moyen Âge à travers les vestiges de l'époque romaine et plusieurs traditions littéraires. Si de nombreuses études ont, dès les années 1930, repéré des sujets mythologiques au sein des églises, c'est essentiellement l'identification de l'épisode représenté qui a retenu l'attention des chercheurs. Nous tenterons de procéder à une analyse globale en constituant un corpus constitué de chapiteaux des XI^e et XII^e siècles. Ceux-ci prennent place dans des églises essentiellement ancrées dans les royaumes de France et de Bourgogne. A partir de ce corpus, nous nous attacherons à préciser les sources littéraires utilisées, à répertorier les sujets fréquents ou plus rares et à déterminer dans quelle mesure les sujets antiques intègrent le champ du merveilleux. L'examen se focalisera sur l'emplacement des chapiteaux mythologiques au sein de l'espace ecclésial. Il s'agira de comprendre si le recours à des thématiques puisées dans les œuvres d'Ovide ou d'autres auteurs classiques participent à une segmentation des espaces ecclésiaux et à l'articulation d'un discours déterminé. De quelle manière la matière antique s'intègre au discours élaboré à partir des épisodes bibliques et dans quel but ?

Mathieu Beaud, Institut national d'Histoire de l'Art, Paris.

La confusion des passés : l'exemple de la Chasse de Théodoric sculptée à l'entrée de la basilique Saint-Zénon à Vérone.

Cette communication propose de mener une réflexion sur la conception, au XII^e siècle, d'un passé où se confondent légendes, narrations bibliques et histoire pour composer une mémoire civique. La légende de la chasse de Théodoric placée à l'entrée du portail de la Basilique San Zeno de Vérone témoigne de ce phénomène. Tel qu'il a été sculpté sur cette façade, l'épisode synthétise des légendes romaines et germaniques relatives à ce roi ostrogoth, ce personnage ambigu de l'histoire chrétienne qui évoque un passé incertain de Vérone. Il s'insère pourtant dans un assemblage iconographique qui dispose autour de deux cycles bibliques des bribes du passé romain païen, du passé proto-chrétien et du présent de la cité. Cet assemblage conduit à nous interroger sur la manière avec laquelle le présent de la cité s'insère à la fois dans une mémoire locale et, plus largement, dans une trame temporelle qui englobe toute l'histoire de l'humanité.

Térence Le Deschault de Monredon, docteur en Histoire de l'Art

Représentations du chevalier dans l'art roman : entre réalité, imaginaire et merveilleux

Le chevalier occupe une place de choix dans les différentes manifestations de l'art roman. Il apparaît sur tous types de supports et sur des œuvres de nature diverse. Cette prolifération de la



figure du noble guerrier pose un certain nombre de problèmes d'interprétation, car elle est en mesure de faire référence à des réalités éloignées (bien que connectées) d'ordre historique, littéraire, symbolique, etc. Il convient donc de distinguer entre ces différents types de représentations tout en les replaçant dans leur contexte d'origine afin d'essayer de comprendre le message véhiculé par chacune de ces images, sachant que la teneur de celui-ci oscille sans cesse entre bien et mal. Ainsi, les valeurs chevaleresques s'opposent aux violences guerrières, le combat contre les ennemis de Dieu aux condamnables déprédations et ainsi de suite.

Mercredi 7 juillet

Excursion et visites : églises romanes de Conflent et de Cerdagne

Saint-André d'Angoustrine (*Sant Andreu d'Angostrina*), Saint-Fructueux d'Iravals (*Sant Fructuós d'Iravals*), Saint-Martin d'Hix (*Sant Martí d'Hix*), Saint-Fructueux de Llo (*Sant Fructuós de Llo*), Saint-Julien-Sainte-Baselisse d'Estavar (*Sant Julià i Santa Basillissa d'Estavar*), Notre-Dame-de-la-Merci de Planès (*Nostra Senyora de la Mercè de Planès*).

Jeudi 8 juillet

Carlo Tosco, Politecnico, Turin (Italie)

San Michele della Chiusa et les merveilles de l'Archange

San Michele della Chiusa a été fondée dans la vallée de Suse, principal lien entre l'Italie et la France, à la fin du X^e siècle. Le monastère est né, selon la tradition, à la suite d'un événement miraculeux: l'apparition de l'archange Michel au sommet de la montagne. Au sein de la communauté monastique, la conscience de faire partie d'un réseau de monastères consacrés au culte de l'archange était très claire et la *Chronica monasterii Sancti Michaelis Clusini* rappelle explicitement le lien avec le sanctuaire du Gargano et avec le Mont-Saint-Michel. Dans la géographie sacrée des moines, il y avait donc trois pôles Michaéliques dans l'Europe chrétienne, situés dans les Pouilles, le Piémont et la Normandie. La construction de l'abbaye devient un événement extraordinaire en raison des difficultés du site, situé au sommet de la montagne : une merveille de l'archange, dans le cadre du paysage alpin.

Francisco de Asís García García, Universidad Autónoma de Madrid (Espagne)

La mythification du lieu. San Juan de la Peña et les sanctuaires troglodytes espagnols

Comme cela est le cas de nombreux sanctuaires placés sur des sites montagneux, la tradition situe les origines du monastère aragonais de San Juan de la Peña dans un miracle : un chevalier, sauvé d'une chute mortelle dans le vide, édifia un monastère là où il avait chu et où avait précédemment vécu un ermite. Ces origines mythiques, entretenues au fil des siècles, sont un exemple éloquent des traditions légendaires qui accompagnent nombre des fondations religieuses érigées ou renouvelées à l'époque romane. Il est fréquent que celles-ci soient associées à un passé érémitique et à la présence de corps de saints ou d'images miraculeuses. Ces éléments, communs à nombreux lieux saints du monde chrétien occidental, trouvent des accents particuliers dans le monde ibérique en raison de l'expérience de la frontière avec l'Andalus et de la consolidation des espaces chrétiens du nord de la péninsule. Dans quelle mesure cette mythification a-t-elle alors pu être renforcée par les enclaves abruptes et reculées de l'architecture rupestre ? Ces légendes sont-elles le résultat d'une élaboration tardive, éloignée des faits racontés et de la matérialité architectonique de ces édifices ? La nature exalta de manière certaine l'imagination de ceux qui relatèrent la naissance et le devenir de ces centres, de même qu'elle inspira les voyageurs et écrivains de manière plus récente. Au travers d'une



sélection d'exemples du nord de hispanique, nous nous intéresserons alors à cette conjonction qui s'opère entre paysages, architectures et saintes légendes.

Philippe Cordez, Centre allemand d'Histoire de l'Art (Paris)

Vision, insigne, relique : la couronne d'Hildegarde de Bingen (Fondation Abegg, Riggisberg)

La couronne d'Hildegarde de Bingen est une découverte récente. Depuis le haut Moyen Âge, on remettait aux nonnes, lors du rituel de bénédiction qui marquait leur statut de vierges, une couronne. Vers 1150, la nonne rhénane Hildegarde de Bingen (1098-1179), théoricienne et importante actrice de la réforme ecclésiastique, décrit dans son recueil de visions *Scivias* un ornement de coiffure conçu comme un insigne spécifique des religieuses vierges. Hildegarde y développe un programme d'images complexe que l'on retrouve en détail, en broderies de soie, d'or et d'argent, sur une couronne textile apparue en 1999 sur le marché de l'art et conservée aujourd'hui à la Fondation Abegg (située à Riggisberg près de Berne et spécialisée dans l'étude des textiles anciens). Probablement réalisée pour Hildegarde à la fin de sa longue vie, cette précieuse couronne est manifestement celle qui fut vénérée comme relique de la « sainte prophétesse » au monastère Saint-Matthias de Trèves, où elle est attestée jusqu'en 1793. La conférence présentera les principaux résultats d'une étude monographique coécrite avec Evelin Wetter, conservatrice à la Fondation Abegg (*Die Krone der Hildegard von Bingen*, Riggisberg 2019). L'attention portera d'une part sur les ressorts et sur la rhétorique d'une création présentée comme miraculeusement visionnaire, d'autre part sur les récits de miracles associés à la coiffure d'Hildegarde – qui, comme nonne, avait l'originalité de porter les cheveux longs – dans les décennies qui suivirent sa mort. (Une autre partie du livre paraîtra en français sous le titre « Vision et broderie : la couronne d'Hildegarde de Bingen et ses médaillons » dans *La broderie au Moyen Âge : XII^e-XV^e siècle*, dir. Astrid Castres, Rose-Marie Ferré et Philippe Lorentz, Turnhout : Brepols).

Florian Meunier, Musée du Louvre (Paris)

Miracles autour des reliquaires : les objets d'art romans

En commençant à la fin du X^e siècle et au XI^e siècle avec le témoignage de Bernard d'Angers à propos des miracles de sainte Foy de Conques et l'interprétation de la broderie de Bayeux, il paraît intéressant de se pencher sur le rapport entre les reliquaires et les miracles, qui posent la question de l'individu et du collectif dans le dialogue avec le divin.

Le reliquaire est aussi l'objet de la commémoration des miracles passés en lien avec les processions et fêtes : on célèbre dans certains cas la date d'arrivée (*adventus*) des reliques dans l'église ou bien la dédicace de celle-ci. La châsse de saint Martial du Louvre, production limousine par excellence de la seconde moitié du XII^e siècle avec ses fonds vermiculés, offre un exemple original de relation des miracles dans un style narratif proprement roman. À partir de ce cas, on peut envisager la question plus complexe de l'équilibre entre les représentations, sur les châsses et reliquaires, des miracles du vivant du saint par rapport à ceux qui se produisent après sa mort. Enfin, il faut signaler les cas où l'on trouve, dans l'art roman, la mise en valeur visible de la relique à travers un cristal de roche, tendance que l'on considère plutôt comme propre à la fin du XIII^e siècle et de la fin du Moyen Âge.

Emmanuel Garland, Docteur en Histoire de l'Art

Le merveilleux dans le décor des églises romanes de l'aire pyrénéenne

En tant que « reflet d'une société (...), moyen d'expression d'une culture et, en même temps, d'un latent et d'un inconscient collectif » (Michel Meslin), le merveilleux, omniprésent dans le



décor des églises romanes de l'aire pyrénéenne, est un puissant révélateur qui met en évidence certaines spécificités de ces régions montagneuses où les échanges sont partiellement marqués par les contraintes géographiques et topographiques. Il interroge le rapport de l'homme avec le Créateur, sur le pouvoir attribué à celui-ci, sur les peurs et les espoirs des hommes, sur sa vision de l'Histoire du Salut, ainsi que sur les moyens de l'influencer. Sans prétendre à une quelconque originalité (ses transcriptions visuelles sont partagées avec l'ensemble du monde roman), certains choix, certaines occurrences, voire l'absence dans telle ou telle vallée de certaines représentations, reflètent ou sont conditionnés par la fragmentation de l'espace, la circulation des idées, les conditions de vie ou les croyances locales. La circulation des artistes, de plus en plus manifeste au fil des décennies, tend à homogénéiser l'expression du merveilleux, aussi bien en ce qui concerne la forme que le support et son emplacement dans l'édifice. Le merveilleux devient alors un marqueur dans et autour de l'église. Cela étant l'individualisation spatiale engendrée par les contraintes topographiques résiste et, en ce sens, la notion de géographie du merveilleux prend tout son sens.

Vendredi 9 juillet

visite du centre de sculpture romane « Maître de Cabestany » à Cabestany, Olivier Poisson
Laura Bartolomé Roviras, Docteure en Histoire de l'Art

A la découverte du merveilleux dans l'œuvre du Maître de Cabestany

A l'aide des reproductions du Centre de Sculpture Romane « Maître de Cabestany », le but de cette intervention est de dévoiler des manifestations du merveilleux dans les sculptures du Maître de Cabestany. Il est certain que l'excellence et le rare talent de ce sculpteur ont déjà été soulignés par presque tous les chercheurs qui se sont consacrés à son étude. Certains travaux ont été spécifiquement axés sur la particularité des compositions narratives, la technique des sculptures ou la singularité du style, principalement celui des figures humaines. Ces éléments renforcent, en fait, la définition d'une identité sculpturale indéniable parmi les ateliers de sculpture du milieu du XII^e siècle. Sans être le thème principal d'aucune des créations, la représentation de certains miracles de Jésus est constatée dans certaines œuvres du Maître de Cabestany. L'identification de ces miracles permet de mieux comprendre comment le créateur intellectuel de ces sculptures (s'il était différent du maître ou du principal auteur matériel des sculptures) aurait pu vouloir se consacrer à l'exaltation de la nature humaine de Jésus et de ses actions surnaturelles.

Jacqueline Leclercq-Marx, Université libre de Bruxelles (Belgique).

De la merveille à la sainteté. Saint Christophe et les Cynocéphales (Haut Moyen Âge et Moyen Âge central)

Les Cynocéphales ne sont pas aussi présents dans l'art (pré-)roman que d'autres hybrides humains-animaux issus de la culture antique. Néanmoins, ils y tiennent une place non négligeable et surtout particulière dans la mesure où ils y bénéficient généralement d'une humanisation assez poussée. Déconcertante envers des humains à tête de chien, surtout quand elle prend place dans la sculpture ou la peinture d'une église, elle s'explique par le fait qu'elle a rarement été remise en cause au cours des siècles. Au point qu'un saint – Christophe en l'occurrence – dont le culte est déjà bien attesté au V^e siècle – aurait appartenu à leur peuple avant que sa conversion ne lui confère la pleine humanité.

La présente communication comportera dès lors deux parties. La première aura comme objet la race des Cynocéphales dont l'histoire sera essentiellement rappelée à travers les textes les plus significatifs de l'Antiquité et du haut Moyen Âge, avant d'en analyser les représentations



d'époque romane. La seconde sera consacrée à saint Christophe dont on évoquera succinctement le culte et l'iconographie, entre le V^e et le XIII^e siècles. On aura ainsi l'occasion de constater que son origine monstrueuse transparaît nettement dans les œuvres les plus anciennes et que c'est encore souvent le cas dans l'art byzantin postérieur, à l'inverse de ce qui se passe en Occident. On conclura en se demandant comment on peut expliquer cette différence de traitement.

Lara de Mérode, Université libre de Bruxelles (Belgique).

Êtres mythiques et plantes prodigieuses dans les herbarii à l'époque romane

Cette conférence s'interroge sur la notion et la présence de « merveilles » dans les traités de pharmaco-botanique, ou *herbarii*, à l'époque romane. Partant d'un questionnement autour du sens de "merveille" dans ce domaine de l'histoire naturelle, une réflexion s'ensuivra sur la présence non seulement de plantes, mais aussi d'autres éléments qui leur sont associés comme des personnages mythiques, des remèdes ou des techniques et rituels. Ceux-ci relèvent de conceptions anciennes, souvent empreintes de paganisme, qui furent conservés dans la tradition écrite ou illustrée associée à l'art de guérir, malgré le contexte chrétien dans lequel on les retrouve.

Olivier Poisson, Association culturelle de Cuxa

Les acéphales sonneurs de trompe du Maître de Cabestany

Au portail roman du prieuré augustin dit *lo Monestir del Camp*, à Passà (Pyénées-Orientales), un chapiteau représente une créature fantastique, un acéphale, sorte d'homme sans tête dont le visage s'ouvre dans le haut du tronc. Ce portail est attribué, en général, au cercle de l'œuvre du « Maître de Cabestany », un sculpteur ou un atelier de la fin du XII^e siècle, principalement actif entre le Languedoc audois et l'Ampourdan où se situe l'essentiel du corpus des œuvres qui lui sont attribuées. Une autre représentation d'acéphales se trouve à Saint-Papoul, sur un chapiteau soutenant la corniche de l'abside, où deux autres chapiteaux narratifs sont également attribués au même sculpteur. Cette identification est l'occasion de rappeler la tradition culturelle qui parle de ces races d'hommes mythiques depuis l'Antiquité et d'interroger leur intégration, plutôt rare, à l'iconographie chrétienne du Moyen Âge.

Samedi 11 juillet

Visite du Prieuré de Marcèvol (Arboussols), de l'ancienne collégiale Notre-Dame de Saint-Féliu d'Amont, du prieuré du *Monestir del Camp* (Passa).

